

SILENCE

DOSSIER DE PRESSE

APRÈS

11 avril >
12 juillet 2026

L'IMPACT

Chloé Sharrock

Édouard Elias

Éric Bouvet

Fatma Hassona

Photographier les ruines de guerre

Expo gratuite

EXPOSITION

SILENCE APRES L'IMPACT

Photographier les ruines de guerre

Du 11 avril au 12 juillet 2026

Au Centre d'histoire du Mémorial' 14-18 Notre-Dame de Lorette

Le territoire de l'Artois porte, dans sa terre comme dans sa mémoire, les cicatrices de la guerre. Lens, Arras, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire, Mont-Saint-Éloi : autant de noms associés à des paysages dévastés et à des villes martyres.

La photographie est devenue, dès 1914, un langage essentiel pour documenter ces destructions et conserver la trace d'un monde renversé par la violence. Dans les villes et villages de l'Artois, il ne subsistait souvent que ruines, gravats et vestiges d'habitations...

C'est dans cet ancrage territorial fort que s'inscrit Silence après l'impact, exposition dédiée à un motif photographique devenu incontournable : la ruine de guerre. De la Première Guerre mondiale aux conflits les plus contemporains, en Syrie, en Ukraine, à Gaza, la ruine demeure un sujet central, un témoin silencieux des affrontements, un lieu où se lit l'héritage de la destruction et la persistance de la vie.

L'exposition réunit plus d'une centaine de photographies, issues des collections de l'ECAPD, l'Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, et de photographes contemporains tels que Chloe Sharrock, Édouard Elias, Éric Bouvet et Fatma Hassona. Silence après l'impact interroge la ruine comme trace, preuve, récit, objet esthétique, mais aussi comme symbole instrumentalisé selon les époques et les usages médiatiques.

À travers cette exposition, le Mémorial 14'18 Notre-Dame-de-Lorette poursuit sa mission : éduquer au regard, offrir une compréhension sensible et éclairée de l'image de guerre, et donner à voir comment la photographie, loin d'être un simple enregistrement, participe à la construction des récits des conflits.



Mines de Meurchin, côté sud fosse n°5, 13 avril 1919. Extrait du reportage « Meurchin, les ruines des exploitations minières ».

© René Meunier/ECPAD/Défense



L'avenue Jodi Mayuan, à Kaboul, totalement détruite lors de la guerre civile qui sévit entre 1992 et 1996.

©Eric Bouvet

DOCUMENTER LA GUERRE

Dès 1914, la ruine s'impose comme un motif photographique majeur. La Section Photographique de l'Armée (SPA), créée en 1915, fixe méthodiquement les destructions et produit des milliers d'images destinées à documenter la guerre, inventorier les pertes mais aussi informer et mobiliser l'opinion publique. Ces clichés montrent l'étendue des dégâts, les paysages dévastés, les villes anéanties, les architectures éventrées...

La ruine devient alors une preuve visuelle, celle d'une attaque, d'un bombardement, d'une barbarie attribuée à l'ennemi. Un siècle plus tard, ce rôle probatoire demeure, comme en témoignent les images des destructions en Syrie ou en Ukraine régulièrement mobilisées dans les médias et les instances internationales.



Vue sur la ville de Dresde avec la sculpture « Bonitas »
© Richard Peter (père)/ Deutsche Fotothek

L'exemple de Dresde illustre également cette dimension. Revenant en 1945 dans une ville méconnaissable, le photographe Richard Peter compose une série qui révèle la ville détruite, gravissant les tours pour montrer un véritable champ de décombres. La photographie devient ici un acte d'inventaire, un geste de mémoire et d'accusation.

RACONTER LA VIE DANS L'APRÈS

À côté des vues strictement documentaires, de nombreuses images donnent à voir la vie qui persiste. Les ruines ne sont pas seulement un décor : elles deviennent un espace habité, traversé, reconquis.

Les civils, femmes, enfants, vieillards, incarnent l'innocence frappée par la guerre et deviennent les symboles d'un combat qui s'immisce dans l'intimité du quotidien. Ces représentations, déjà très présentes en 1914-18 ou lors du Blitz de Londres en 1940, constituent parfois des images de propagande visant à dénoncer les conséquences des attaques de l'ennemi sur les populations civiles.



Gaza, 2024
© Fatma Hassona

La presse illustrée, la photographie humanitaire et aujourd'hui les réseaux sociaux prolongent ce récit. On retrouve cette dimension chez Robert Capa, photographiant les civils au cœur des ruines de la guerre d'Espagne, Éric Bouvet qui montre la réalité humaine de la guerre au-delà des images spectaculaires du front en Tchétchénie, ou encore Fatma Hassona, pour qui documenter devient une forme de résistance face au siège et aux destructions à Gaza.

Dans ces photographies souvent puissantes, les ruines ne sont pas seulement ce qui reste : elles sont le lieu où la vie reprend ou se poursuit, avec courage, fragilité et dignité.

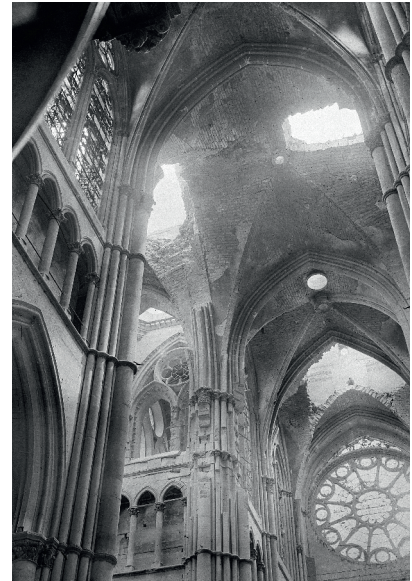
QUAND LA RUINE DEVIENT DISCOURS

La ruine n'est jamais neutre. Chaque image est toujours un choix, un cadrage, une intention. L'exposition Silence après l'impact montre comment la photographie participe à la construction d'un récit souvent subjectif.

La ruine peut en effet être utilisée comme arme visuelle : pendant la Première Guerre mondiale, les destructions de la cathédrale de Reims suscitent l'indignation, les journaux parlant de « crime culturel », de « barbarie ».

Plus récemment, la cathédrale d'Odessa, touchée en 2023, devient un symbole repris par la presse internationale pour dénoncer la violence du conflit ukrainien, malgré les récits contradictoires quant aux responsabilités.

La carte postale de ruines : la première influenceuse ? Dès 1914-18, la carte postale photographique influence massivement l'opinion. Certaines vues restent neutres, d'autres intègrent des légendes accusatrices, transformant la ruine en outil de mobilisation patriotique. Arras, Lens, Ablain Saint Nazaire, Mont-Saint-Éloi deviennent ainsi des emblèmes de la France meurtrie.



*Les voûtes de la Cathédrale de Reims trouées par les obus, juillet 1917
© Albert Moreau/ECPAD/Défense*

L'ESTHÉTISATION DU DÉSASTRE

Sans jamais chercher le spectaculaire, la photographie contemporaine fait émerger une esthétique de la ruine de guerre. Le regard artistique n'atténue pas la violence ; il la donne à sentir autrement. L'image se charge alors d'une puissance émotionnelle qu'aucun texte ne saurait égaler.

Chloe Sharrock saisit des instants suspendus, comme si le souffle de la déflagration venait tout juste de retomber : un rideau, une chaise, une lumière suffisent à évoquer l'intimité violée d'une maison en Ukraine ou en Syrie.

Édouard Elias transforme les ruines syriennes en paysages presque abstraits, où le noir et blanc révèle la géométrie fragmentée du chaos.

Fatma Hassona inscrit des silhouettes humaines au cœur de l'effondrement de Gaza, faisant surgir une humanité qui refuse de disparaître.

Ces approches trouvent un écho avec les photographies de la Première Guerre mondiale : intérieurs détruits, objets renversés, meubles survivants... autant de motifs où l'absence n'est pas un vide, mais un appel à l'imaginaire.

Le regard de ces photographes nous invite à réfléchir à notre propre relation aux images, dans un monde saturé où la guerre est photographiée en continu.



*Palmyre 2025 - Extrait de « Syrie, année 0 ».
© Edouard Elias*

LES PHOTOGRAPHES CONTEMPORAINS

Édouard Elias

Édouard Elias est un photographe français indépendant.

Il témoigne des crises sociales et humanitaires à travers le monde : guerres, exodes, répression, pauvreté. Sa photographie, d'abord marquée par l'urgence des combats en Syrie où il est capturé par l'État islamique en 2013 et retenu onze mois, s'est ensuite affirmée dans des reportages au long cours. Il documente les sauvetages de réfugiés en Méditerranée, les violences de Boko Haram autour du lac Tchad, l'hôpital du Dr Mukwege en République Démocratique du Congo, les centres éducatifs fermés en France ou encore les tranchées du Donbass. Son approche, désormais plus lente et immersive, cherche moins à informer qu'à transmettre des émotions.

Éric Bouvet

Photojournaliste de terrain, Éric Bouvet a choisi de se tenir au plus près des événements pour en transmettre la vérité. Des conflits du Moyen-Orient à la guerre en Ukraine, il couvre les grands bouleversements du monde, des conflits aux catastrophes, avec une attention constante portée aux êtres humains.

Fatma Hassona

Photographe palestinienne originaire de Gaza, Fatma Hassouna a consacré sa vie à témoigner de la réalité quotidienne de son peuple, une tragédie à huis clos. À travers son objectif, elle capturait la dignité, la douleur et la résilience des habitants. Tuée à Gaza en 2025, son regard continue de vivre dans ses images, empreintes d'humanité et de courage.

Chloe Sharrock

Chloe Sharrock est une photographe française, membre de l'agence Myop.

Née en 1992, Chloe Sharrock se tourne vers la photographie en 2017, après des études d'histoire de l'art et de cinéma documentaire. Elle développe un travail centré sur les zones post-confliktuelles et conflictuelles, explorant les thèmes de la violence, du traumatisme et de la reconstruction.

Interview de Chloe Sharrock

Chloe Sharrock, photographe membre de l'agence MYOP, l'une des auteurs mises en avant dans l'exposition, s'est confiée sur son travail de photojournaliste. Appareil photo en main, elle questionne la ruine comme symbole de l'après-guerre et comme trace visible des traumatismes laissés par les conflits.



Chloe Sharrock, pouvez-vous vous présenter ?

Je suis photographe depuis 2017 et photojournaliste à l'agence MYOP. J'ai commencé à travailler au Moyen-Orient avec la volonté de me pencher sur l'après-guerre, sur les enjeux de reconstruction. C'est cette réflexion qui m'a donné envie de devenir photojournaliste. J'ai d'abord travaillé au Liban, puis à Gaza, en Irak et en Syrie. En 2022, j'ai couvert la guerre en Ukraine pour Le Monde, un conflit que j'ai suivi en direct jusqu'en 2023. En parallèle de mon travail de photojournaliste, je pratique la photographie plasticienne, notamment à travers une résidence au musée de l'Armée.

Quel est votre rapport à la ruine de guerre ?

La ruine est absolument centrale dans mon travail. Je questionne l'après-guerre, les traumatismes physiques, les destructions des bâtiments et des architectures et plus largement les conséquences laissées par les conflits. Elle est le symbole par excellence de l'après-guerre. Il s'agit d'une icône universelle. Pour moi, la ruine est le linceul d'une société d'après-guerre. Elle porte une charge symbolique immense. Elle représente ce qu'il reste du conflit, ce que la violence a laissé derrière elle. On pense évidemment aux ruines des bâtiments, mais le concept s'étend à l'humain. La ruine peut être architecturale, mais elle peut aussi être psychologique, intime. C'est cette extension qui m'intéresse profondément.

Quelles ruines vous interpellent le plus ?

Ce sont celles où l'on voit la vie disparaître : une chambre à coucher détruite, un salon éventré, des instants de vie figés par la guerre et la violence. J'ai le souvenir d'une tasse de thé encore posée sur une table, le petit déjeuner a été interrompu... Si je photographie la ruine d'un entrepôt, on ne perçoit pas immédiatement la vie qui a été fauchée. En revanche, dans une habitation civile, l'intérieur dévoilé raconte l'intimité. On voit ce qui a été vécu là. On mesure l'ampleur du conflit, parfois même les crimes de guerre. Les ruines civiles sont particulièrement marquantes parce qu'elles rendent visible l'espace domestique détruit, l'espace habité.

Vous allez à la ruine ou elle vient à vous ?

Si l'on se promène à Kyiv ou à Zaporizhzhia, il n'y a pas des ruines à chaque coin de rue comme cela pouvait être le cas pendant la Seconde Guerre mondiale. On se rend sur les lieux qui ont été bombardés. On cherche ces espaces détruits. Heureusement, d'ailleurs que la ruine ne vient pas à nous, cela signifie que l'on a été trop près du danger. Aujourd'hui, dans les conflits contemporains, il est parfois difficile de photographier directement les combats, notamment parce que ce sont des frappes aériennes. Nous n'avons pas toujours la possibilité de suivre les troupes au sol. Les ruines deviennent alors l'un des seuls moyens de photographier les conséquences d'un conflit militaire auquel on n'a pas directement accès.

Qu'est-ce que la ruine raconte d'un conflit ? Est-ce un marqueur de violences matérielles ? Une sidération après les attaques ?

La ruine offre plusieurs niveaux de lecture, et c'est pour cela que ces photographies fonctionnent. Il y a d'abord la lecture matérielle : on imagine la reconstruction à venir, l'endettement du pays, les infrastructures détruites. La ruine raconte aussi la conséquence humaine du conflit. Lorsqu'on voit un immeuble détruit, on pense immédiatement aux vies qui ont été touchées. Il n'y a pas forcément besoin de présence humaine dans l'image, l'absence parle d'elle-même. Les victimes sont parfois sous les décombres, ou parfois elles ont réussi à fuir grâce aux alertes.

Comment se prépare-t-on psychologiquement ?

Je ne sais pas s'il existe une véritable préparation psychologique en amont. On se prépare surtout logistiquement : avoir du matériel de protection, assurer sa sécurité, disposer de ressources financières et d'un cadre solide. Le travail mental intervient souvent au retour où il faut décharger. Certains ont besoin de voir des amis, de parler. Personnellement, j'aime parfois rentrer et boire un verre de vin seule pour redescendre. Aujourd'hui, entre jeunes photojournalistes, on parle beaucoup de santé mentale. Il n'y a plus de tabou, il existe des numéros de psychologues pour les suivis sur le terrain. On peut consulter si besoin. Chacun développe ses propres protocoles.

N'y a-t-il jamais d'accoutumance ?

Il ne faut surtout pas qu'il y en ait. Les rédactions imposent des coupures obligatoires pour éviter l'accoutumance. Sinon, on prend de plus en plus de risques, on se rapproche toujours davantage des bombes, et l'on devient de moins en moins humain mais davantage dans une logique de performance ou de "business". Cela se ressentirait dans les images. Il y aurait moins d'humanité dans la photographie. C'est pour cela que les pauses sont nécessaires. Il faut revenir en France, se reconnecter. La norme, ce n'est pas la guerre.



*Dans une école bombardée à Osokorivka, Ukraine, Mai 2022.
© Chloe Sharrock/Agence MYOP*



*Un fauteuil dans les ruines d'un immeuble dans le quartier de Saltivka à Kharkiv - Ukraine, Avril 2022.
© Chloe Sharrock / Agence MYOP*

LE MÉMORIAL 14-18 NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Un ensemble mémoriel exceptionnel

Théâtres de violents combats pendant la Première Guerre mondiale, les paysages des collines de l'Artois, comme la mémoire collective, en restent encore aujourd'hui empreints.

En 2015, en contrebas de la colline Notre-Dame-de Lorette, la Communauté d'Agglomération de Lens Liévin a inauguré un Centre d'histoire pour donner à comprendre ce qui s'est joué ici pendant la Grande Guerre. Ce Centre d'histoire, la nécropole nationale Notre-Dame-de-Lorette et l'Anneau de la mémoire constituent un ensemble mémoriel exceptionnel qui contribue tout à la fois à documenter cette période de l'histoire et à rendre hommage à ceux qui ont donné leur vie pour défendre un idéal de paix.

Pour remplir cette mission, le Centre d'histoire du Mémorial 14-18 Notre-Dame-de-Lorette s'appuie sur une riche collection permanente de photographies et de vidéos d'archives et a développé depuis plusieurs années un partenariat avec l'ECPAD, l'Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, qui donne lieu à des expositions temporaires thématiques autour de l'image de guerre.



PROGRAMMATION AUTOUR DE L'EXPOSITION

Conférence d'ouverture « Les ruines comme figure de la guerre en 1914-1918 »

Samedi 11 avril à 15h15

Avec Emmanuelle Danchin, conseillère scientifique de l'exposition « Silence après l'impact », docteure en histoire contemporaine, chercheuse associée au SIRICE (UMR 8138 – Sorbonnes, Identités, Relations Internationales et Civilisations de l'Europe)

Les ruines sont les premières conséquences directes et visibles d'un conflit. En 1914-1918, les villes et les villages furent des cibles. Les artilleurs, eux, réglèrent leurs tirs sur des points élevés tels que les clochers des églises, les beffrois et les cheminées d'usines.

Photographiées, dessinées, filmées, les ruines furent publiées tout au long de la guerre dans la presse, exposées auprès du grand public et éditées dans des ouvrages, mais aussi sous forme de cartes postales.

Cette conférence éclairera la manière dont les contemporains de 1914 figurèrent et se représentèrent les destructions. Elle s'appuiera plus particulièrement sur les photographies officielles, amateurs et sur les cartes postales qui circulèrent massivement durant le conflit.

Gratuit sur réservation : memorial1418.com

Visite guidée de l'exposition « Silence après l'impact »

Tous les samedis à 15h du 18 avril au 12 juillet 2026

Au Centre d'Histoire du Mémorial' 14-18 Notre-Dame-de-Lorette 102 rue Pasteur à Souchez

Tarifs : 4€ / 3€ par personne

Durée : 45mn

Réservation obligatoire sur memorial1418.com

Visite guidée « Ruines de guerre, témoins de l'Histoire »

Samedis 18 avril et 20 juin à 10h

Témoins de l'intensité des combats entre 1914 et 1918, l'église d'Ablain Saint-Nazaire et l'abbaye du Mont-Saint-Eloi ont été, en grande partie, détruites. Le choix de laisser ces monuments en l'état de ruines n'est pas anodin : ils nous rappellent la brutalité des combats durant la Première Guerre mondiale.

Avec un guide, partez à la découverte de ces vestiges du passé qui marquent le paysage des collines d'Artois.

Rendez-vous devant l'ancienne église d'Ablain-St-Nazaire (Blanche voie)

Tarifs : 4€ / 3€ par personne

Durée : 1h30

Réservation obligatoire sur memorial1418.com

INFOS PRATIQUES

Exposition

SILENCE APRES L'IMPACT

Photographier les ruines de guerre

Du 11 avril au 12 juillet 2026

Au Centre d'histoire du Mémorial' 14-18 Notre-Dame de Lorette
102 rue Pasteur à Souchez

Entrée libre

Plus d'infos : 03 21 74 83 15 - memorial1418.com

Contacts presse

Agence Observatoire

Vanessa Ravenaux

07 82 46 31 19

vanessa@observatoire.fr 07 82 46 31 19

Lens Tourisme

Florence Dupont

03 21 72 66 51 - 06 82 72 63 08

florence.dupont@tourisme-lens.fr